

Traduire la Caraïbe et l'Amérique depuis Montréal Entretien avec Hugh Hazelton

Michel Nareau

Number 330, Spring 2021

Le ventre des Amériques. Multiplicités rayonnantes de la Caraïbe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95393ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nareau, M. (2021). Traduire la Caraïbe et l'Amérique depuis Montréal : entretien avec Hugh Hazelton. *Liberté*, (330), 57–58.

Traduire la Caraïbe et l'Amérique depuis Montréal

Entretien avec Hugh Hazelton

Hugh Hazelton est arrivé à Montréal il y a plusieurs décennies, et il n'a de cesse, depuis, de travailler à décloisonner les cultures montréalaises en les faisant dialoguer avec le reste du continent, comme traducteur (d'abord de l'espagnol vers l'anglais, pour ensuite intégrer le français et le portugais) et professeur de traduction à l'Université Concordia. Il a collaboré abondamment à la revue Ruptures dans les années 1990 et est depuis treize ans l'animateur principal des soirées de poésie multilingues Lapalabrava. Il est un passeur de la Caraïbe au Québec. Nous l'avons rencontré pour explorer ses expériences de traduction et la place qu'occupe Haïti dans ces réseaux d'échanges multilingues.

Propos recueillis par Michel Nareau.

Liberté — Comment se sont faits vos premiers contacts avec les littératures caribéennes ?

Hugh Hazelton — J'ai pratiqué et enseigné la traduction de l'espagnol vers l'anglais à Concordia. Outre Porto Rico, Cuba est le seul pays hispanophone de la Caraïbe et l'île occupe une position particulière en raison de sa trajectoire politique. La communauté latino-américaine de Montréal a été, traditionnellement, très politisée. Quand on avait des lectures de poésie, il y avait plein de Latino-Américains de gauche qui dénonçaient les régimes militaires. La présence de poètes cubains qui attaquaient Castro créait des vagues. Ils étaient peu populaires auprès des autres écrivains. Ma collègue Catherine Vallejo, spécialiste de la littérature cubaine, a invité la directrice de la Casa de las Américas à Concordia plusieurs fois, ce qui m'a permis d'aller à Cuba pour donner une conférence. La connexion était riche. Puis, un numéro de *Ruptures* sur les Antilles a ouvert beaucoup de portes. À traduire des auteurs de la Caraïbe, j'en ai beaucoup appris sur l'histoire, l'esclavage, le marronnage, les connexions entre les pays, au-delà des langues. Chaque île étant un monde propre, mais connecté. Ça m'a permis de traduire en anglais *Vétiver*, de Joël Des Rosiers, un auteur montréalais d'origine haïtienne. Lorsque j'ai fait avec Gary Geddes l'anthologie *Compañeros*, en 1990, consacrée aux œuvres des écrivains latino-américains au Canada, il nous a semblé nécessaire d'inclure les auteurs caribéens, notamment les Haïtiens. J'ai passé deux ans à faire des recherches sur des écrivains haïtiens, des écrivains d'ailleurs dans les Caraïbes, qui vivaient ici, qui avaient écrit sur l'Amérique latine, souvent pour montrer des affinités

transnationales. La plupart des Haïtiens disent que Montréal est le plus grand centre de pensée intellectuelle hors Haïti. Il y a beaucoup plus d'immigrants haïtiens aux États-Unis et il y a bien des Haïtiens qui vivent en France, mais le groupe le plus important en ce qui concerne les intellectuels, c'est à Montréal.

Vous avez fait partie, avec la revue Ruptures, de quelques-unes de ces tentatives visant à faire rayonner, à partir de Montréal, une pensée qui met en contact les Caraïbes, notamment Haïti, avec le reste des Amériques. Il y a d'abord eu la revue Dérives, dirigée par Jean Jonassaint, qui cherchait à mettre le Québec en dialogue et en rapport avec ce qu'on nommait alors le tiers-monde, entre autres les Caraïbes. Dans la revue Ruptures, c'était par la traduction que le travail de liaison était effectué. Le projet de la revue consistait à publier des poèmes et des nouvelles d'écrivains des Amériques dans leur langue maternelle et de les traduire dans les trois autres langues coloniales des Amériques. Donc, si le texte était en français, il était traduit en anglais, en espagnol et en portugais. Que permettait un tel projet ?

Edgard Gousse était l'animateur principal de la revue. Il était un Haïtien installé à Montréal. Il allait chaque année au festival de poésie de Santiago de Cuba. Il connaissait donc presque tous les grands auteurs cubains. C'était une merveilleuse porte d'entrée pour faire dialoguer les littératures. Ça émanait des échanges caribéens et du constat des échanges entre Haïti et Cuba. Montréal, ville entre les langues, permettait de faire écho à ces échanges en passant par des traducteurs des quatre langues des Amériques. La revue a fait connaître aux lecteurs québécois plein d'écrivains des Amériques. J'ai fait beaucoup de traductions littéraires, ce qui a été excellent pour ma carrière – un véritable bain dans la pratique qui m'a ouvert la porte de l'enseignement à Concordia –, mais ça l'a surtout été pour ma connaissance de la littérature du continent. J'ai fait de nombreuses découvertes, entre autres autour du néo-baroque. J'ai vu l'interaction entre la littérature en espagnol et en français dans les Antilles. Il y a un réel va-et-vient. Le néo-baroque d'Alejo Carpentier est marqué par les auteurs haïtiens qu'il a lus. Il est allé à Haïti dans les années 1940, intéressé par la culture afro-cubaine, et il a écrit *El reino de este mundo*, sur la révolution haïtienne.

Une forme esthétique couvrirait-elle l'ensemble de la Caraïbe ? À partir du moment où on peut lire entre les langues, par la traduction, voit-on clairement la cohérence entre ces textes ?

Je crois que ce néo-baroque, avec ses descriptions

complètement luxuriantes, son rapport à la nature, à la végétation, sa manière de camper un surnaturel dans le cadre politique, est partagé entre Cuba et Haïti, mais ailleurs aussi sur le continent. Un Salvadorien de Vancouver, Alfonso Quijada Urias, utilise le vaudou de façon allégorique et un peu satyrique. Cet intérêt pour le néo-baroque reprend la forme antillaise et les références africaines avec une grande originalité et montre la circulation des œuvres sur le continent. On voit ces échanges entre Édouard Glissant, Aimé Césaire, son *Cabier d'un retour au pays natal*, que j'ai lu à Chicago quand j'avais dix-huit ans, et José Lezama Lima. Les liens entre Haïti, les Antilles francophones et Cuba sont très forts, il y a beaucoup de connexions culturelles.

« À traduire des auteurs de la Caraïbe, j'en ai beaucoup appris sur l'histoire, l'esclavage, le marronnage, les connexions entre les pays, au-delà des langues. »

Avec l'expérience de Ruptures et le travail fait par Edgar Gousse, avez-vous l'impression qu'Haïti et les intellectuels haïtiens de Montréal ont eu un grand rôle à jouer pour que le Québec découvre enfin l'Amérique latine ? Est-ce par l'entremise des Haïtiens que ça s'est fait ?

Oui, parce qu'il y a tellement de bons écrivains d'Haïti, ici, qui ont une sorte de vision assez forte de l'intégration des deux cultures, comme Rodney Saint-Éloi [qui écrit dans ce numéro de *Liberté*, ndé] avec Mémoire d'encrier, qui est allé en Haïti avec des auteurs des Premières Nations pour une conférence de littérature. Dans les revues culturelles, les Haïtiens de Montréal ont souvent agi comme des passeurs culturels, ce qu'était Edgar Gousse, ou Jean Jonassaint avant lui. Dans ses essais, Joël Des Rosiers poursuit cette approche. Les écrivains haïtiens sont très axés sur le monde extérieur.

C'est quand même intéressant de voir que les écrivains haïtiens, déjà entre deux langues, entre le créole et le français, ne s'y limitent pas. Par exemple, l'entreprise de Ruptures mène aussi vers d'autres langues, vers l'espagnol, vers l'anglais. Ces écrivains ont participé à une traduction simultanée des expériences américaines.

Quand les Latino-Américains ont commencé à arriver à Montréal, ils ne se sont pas retrouvés dans de grands blocs de Latino-Américains comme aux États-Unis : les Chicanos dans le Sud-Ouest, les Portoricains, les Dominicains, dans leur com-

munauté, leur propre culture et un bassin pour l'alimenter. À Montréal, les communautés étaient petites, ce qui a créé rapidement un mélange entre les Latino-Américains. On a tellement de littératures nationales, en Amérique latine... La littérature cubaine, par exemple, est très différente de l'argentine. À Montréal, des activités comme Lapalabrava ont enrichi fortement les liens entre le Québec, la diaspora haïtienne et les créateurs hispanophones, ce qui a changé la littérature d'ici. Il y a une sorte de mondialisation de la littérature, maintenant, avec pas mal de gens qui écrivent en plusieurs langues, qui pratiquent l'autotraduction ou qui ont une esthétique formée par plusieurs littératures, pas juste celle de leur pays d'origine.

Pouvez-vous nous expliquer ce qu'est Lapalabrava ? En quelle année cette soirée littéraire multilingue que vous animez a-t-elle commencé ? Réunir des écrivains qui écrivaient entre les langues était-il au cœur de sa mission ?

Lapalabrava a commencé il y a treize ans dans un café de l'avenue du Parc et, depuis dix ans, se tient à La petite marche sur Saint-Denis, un endroit magnifique. C'est une soirée mensuelle de poésie multilingue sur invitation. On a toujours deux auteurs dans chaque langue. On commence par le français, puis l'espagnol et l'anglais. On a de la musique qui accompagne les poètes et un micro ouvert à la fin. Pendant les pauses, les gens peuvent parler, et c'est là que l'expérience multilingue prend forme et mène à cette logique d'entre les langues. On n'était pas trop conscients de ça au départ. Mais c'est ça qui est arrivé. Et même les gens qui ne parlaient pas espagnol ont découvert, au contact de ces tendances esthétiques diverses et de ces nouvelles expériences linguistiques dans une langue ou l'autre, une image différente du Québec et de ses littératures. Beaucoup de gens y assistent régulièrement. On essaie de toujours inviter de nouvelles voix. C'est plus facile en français, langue dans laquelle il y a tellement de gens qui écrivent, qu'en espagnol ou en anglais.

Y a-t-il, à l'occasion, des invités de l'extérieur, par exemple des écrivains caribéens ou latino-américains de passage à Montréal ?

Oui. Souvent, les gens qui participent au festival de poésie de Trois-Rivières passent ensuite par Lapalabrava, tout comme les littéraires invités dans les universités montréalaises. Le Québec est un grand centre de traduction, un endroit d'intersection des langues et des cultures, très unique en Amérique du Nord. Unique dans le monde, vraiment. Tout le monde traduit tous les jours. J'ai demandé à mes étudiants : combien parmi vous pensent en plusieurs langues chaque jour, au moins quelques phrases ? La majorité le faisait. La traduction est le pont entre les cultures et les individus. Je me sens vraiment chez moi à cette intersection des langues, ici à Montréal. 